

Dom Samuel

Comme un feu dévorant



ARTÈGE

Comme un feu dévorant

Du même auteur

Qui cherchait Théophane ? Brepols 1992, réédition Parole et Silence 2009 (édité en République tchèque aux éditions Triáda, 2008, sous le titre : *Na ohnivém voze*).

De tout cœur, sur l'avenir chrétien de notre temps, Ad Solem 2011 (édité en République tchèque aux éditions Triáda / Karmelitánské nakladatelství, 2013, sous le titre : *Celým srdcem*).

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Chaque moine vaut ce que vaut son point de départ et son point d'arrivée. Or, au départ, sur un appel de Dieu, ils ont tous renoncé à diverses sortes de possessions pour se mettre en route vers Dieu ; et au point d'arrivée, ils se trouveront tous en Dieu. Pour chacun d'eux, point de départ et point d'arrivée ont donc valeur de deux absolus. Et ces deux absolus qualifient, jour après jour, tout l'entre-deux de leur existence. Quant aux misères que peut connaître cet entre-deux, le Père doit aider à les porter. Le Père doit aimer ses fils à la mesure de leur faiblesse, et les estimer à la mesure de leur idéal⁶.

Reprenons la question en termes d'identité (qui sommes-nous ?) et d'orientation (quel est le sens de notre existence ?). Je suis un être capable de Dieu, qui, vulnérable et fragile, s'est détourné de lui ; mon existence a pour fin de revenir à lui et, dans ce but, de recevoir du Seigneur lui-même pardon et amitié, d'être « adopté » par le Père, de partager sa vie divine. Cette quête personnelle a une dimension communautaire qui lui est indissociable : j'ai besoin des autres pour aller à Dieu et, marchant avec lui, solidaire d'eux, je contribue à ce qu'ils se rapprochent également de lui. Cette démarche me trouve toujours désarmé. Au point de départ, donc, un complet dénuement, au moins sur le registre spirituel. À l'arrivée, tous ont vocation de vivre en présence de Dieu, d'abord dans le clair-obscur de la foi, puis sans ombre, au terme de leur existence terrestre. C'est la relation avec le Seigneur qui doit, peu à peu, prendre un caractère d'absolu. Radicalement pour le moine, afin qu'il puisse « ne rien préférer à l'amour du Christ⁷ », préférence qui n'est pas donnée immédiatement et qui exige bien du travail de sa part. Tout ce qui est second, sans être secondaire, est ordonné à cette quête essentielle. Sans elle, la vie se vide et

devient absurde.

Partis d'un absolu dénuement, puisque nous allons vers l'absolu d'un amour dont les amours d'ici-bas ne sont qu'un pâle reflet – aussi beaux soient-ils –, les dépouillements qui nous sont imposés, et ceux que nous nous imposons pour le bien des autres, prennent le caractère d'un passage obligé. Ils nous contraignent à engager un combat inégal qui nous laissera toujours plus ou moins vaincus. C'est pourquoi, précise Père Jérôme, chacun a besoin d'être aidé à porter ses misères, d'être aimé à la mesure de ses faiblesses, et estimé à la mesure de son idéal.

Le sens de l'épreuve

« Tant que nous n'avons pas considéré Notre Seigneur et Sauveur [...] dans tous ses attributs contradictoires, *le même, hier, aujourd'hui et pour toujours* [...] nous employons des mots sans en tirer profit », nous avertit le bienheureux John Henry Newman⁸. Et si tu crois avoir compris qui il est, disait saint Augustin, alors ce n'est pas lui.

Que pouvons-nous donc dire de Dieu, mes frères ? Si l'on comprend ce que l'on veut dire de lui, ce n'est pas lui ; ce n'est pas lui que l'on peut comprendre, c'est autre chose en place de lui ; et si l'on croit l'avoir saisi lui-même, on est le jouet de son imagination. Il n'est pas ce que l'on comprend ; il est ce que l'on ne comprend pas ; et comment vouloir parler de ce que l'on ne saurait comprendre⁹ ?

Saint Paul aussi nous met en garde : « Si quelqu'un s'imagine connaître quelque chose, il ne connaît pas encore

comme il faut connaître » (1 Co 8,2).

Le Verbe gardait en silence sa puissance, pour pouvoir être tenté, bafoué, crucifié, tué, l'homme devenant un avec le Verbe dans la victoire comme dans la souffrance, la résurrection, l'ascension¹⁰.

C'est ici saint Irénée qui communique sa propre expérience. Toi, si tu prétends au titre envié de disciple du Christ, tu n'éviteras pas ces écrasements. Père Jérôme disait qu'il ne faut pas chercher les épreuves.

Car, précisait-il, quand elles viendront, si nous les avons appelées de nos vœux, qui sait si vous saurez résister ! Vous n'aurez aucune garantie d'avoir la grâce pour les affronter¹¹.

Mais si elles se présentent parmi les circonstances quotidiennes de notre vie, refuser de les accueillir est une infidélité. L'épreuve, qu'elle soit physique ou morale, la nôtre ou celle des autres, peut paralyser, détruire physiquement, psychologiquement ou même spirituellement. Elle sait, au contraire, réveiller, forcer l'hébétéude de notre esprit et l'arracher au confort illusoire dans lequel nous risquerions de nous installer.

C'est quand il est aux prises avec la souffrance, écrivait le cardinal Joseph Ratzinger, que l'homme décide vraiment de ce qu'il est. Car c'est alors qu'il est confronté au fait qu'il ne peut pas disposer de sa propre vie, qu'il n'a pas en propre sa propre vie. À cela, il peut répondre par le défi [...] et se livrer ainsi à une colère désespérée. Mais il peut également y répondre en essayant de faire confiance [...], et de se laisser conduire sans crainte, renonçant à n'avoir d'yeux que pour lui-même. De cette

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

L'enseignement moral de l'Évangile se déploie entre deux écueils que les hommes d'Église – c'est bien normal, tous ne sont pas des saints ou des génies – n'ont pas toujours su éviter : la culpabilité et la permissivité. À ses disciples, le Seigneur propose une morale très exigeante, non sans rappeler qu'à l'homme, sans la grâce, il est impossible de s'y tenir. Regarder une femme et la désirer dans son cœur revient à commettre l'adultère (Mt 5,28). Qui pourrait prétendre à une telle pureté ? Pour les hommes, c'est impossible, mais pour Dieu tout est possible (Mt 19,26). À l'inverse, ou pour mieux dire sur une autre facette du même diamant, devant Marie Madeleine²⁷ prise en flagrant délit d'adultère – le vrai, cette fois, consommé et pas seulement imaginé – Jésus se tait. Son regard transperce la conscience des vieillards comme des jeunes qui accusent la femme, pour les renvoyer à l'expérience de leurs propres fragilités (Jn 8,7). Puis il l'invite à découvrir le meilleur d'elle-même : « Va, ne pêche plus ! » Saint Thomas d'Aquin commente :

Il y avait en effet deux choses dans cette femme : la nature et la faute, et le Seigneur pouvait condamner l'une comme l'autre. La nature, s'il avait ordonné qu'elle soit lapidée ; et la faute, s'il ne lui avait pas pardonné. Il pouvait aussi laisser aller l'une comme l'autre, par exemple en lui donnant la liberté de pécher, lui disant : « Va, vis comme tu veux, sois assurée de mon pardon ; pêche autant que tu voudras, je te libérerai même de la géhenne et des bourreaux de l'enfer. » Mais le Seigneur, n'aimant pas la faute et ne favorisant pas les péchés, condamne la faute elle-même, non la nature, en disant : « Désormais, ne pêche plus » : pour qu'ainsi il apparaisse que le Seigneur est doux par sa mansuétude et droit par sa vérité²⁸.

Tout s'effondre de ce bel édifice – la Bonne Nouvelle – dès lors que les auditeurs entendent l'enseignement de l'Évangile sur le registre du permis et du défendu. « “Tout m'est permis”, mais tout n'est pas profitable. » « Tout m'est permis, dira-t-on, mais j'entends, moi, ne me laisser dominer par rien », répond saint Paul (1 Co 6,12)²⁹ ; « Tout est permis³⁰ », mais tout n'édifie pas (*id.* 10,23). Bien des attitudes donc, que la société permet, fragilisent à dire vrai les personnes qui se laissent entraîner par cette permissivité et, de ce fait, décomposent ladite société. Même si c'est permis ! Le vrai conflit, en fait, n'est pas entre ce que la société permet et ce que l'Église interdit. Ce qui guide, c'est ce qui édifie, ce qui est profitable. L'Église ne doit pas avoir honte d'enseigner que certains actes, permis par la société, n'édifient ni la personne qui les accomplit, ni la société elle-même. Elle ne doit pas se laisser entraîner à permettre n'importe quoi sous le prétexte que la majorité l'approuve.

Ce qui est défendu, ce qui est dangereux

Dieu interdit-il certains comportements ? Nous autres prêtres, ses ministres, devons-nous également les interdire ?

La formule de Paul [1 Co 10,23 : « Tout est permis... »] veut dire bien plutôt que cette limite n'est pas adéquatement exprimée par l'opposition du permis et de l'interdit, surtout si l'on comprend ceux-ci comme ce qui plaît ou déplaît à Dieu. La vraie alternative est plutôt entre ce qui nous mène à la vie et ce qui nous mène à la mort. Dire que Dieu commande ou interdit certaines actions est une façon de parler qui convient à des enfants (voir Ga 3,24-25). Ainsi quand nous disons à des enfants [...] : « C'est défendu ! » Ce que nous voulons vraiment

dire, c'est que c'est dangereux. [...] L'idée fondamentale est que Dieu ne se met pas à notre place, ne remplace pas notre jugement sur la droite manière de procéder, mais nous donne les moyens de le faire. Son enseignement nous éclaire, et au besoin nous rappelle quelques règles de base, mais Dieu ne nous dicte jamais ce qu'il faut faire³¹.

Cette réflexion de Rémi Brague pourrait orienter l'attitude des prêtres. Leur rôle n'est pas d'autoriser ou d'interdire, de juger ou de punir, mais d'annoncer la Bonne Nouvelle : dire ce que Dieu attend des chrétiens, sans diluer le message par peur ou démagogie ; et d'être les ministres de la miséricorde, chaque fois que les chrétiens n'arrivent pas à se tenir sur les hauteurs où Dieu les invite. Il est vrai qu'aujourd'hui, le discours moral chrétien se heurte à de tels obstacles – en particulier l'ironie des médias – qu'on hésite à le déployer. En revanche, l'attente demeure d'une parole vraie et audible, ouverte et saine, sur ces questions. Le large débat autour des synodes de 2014 et de 2015, et plus encore les déclarations du Magistère à ce propos ont contribué à combler cette attente.

Qu'enseigne le livre de la Genèse ? Que Dieu révèle à l'homme ce qui est bien et ce qui est mal, non pour le piéger, mais parce que, par lui-même, l'homme ne saurait voir assez clair pour se diriger, vivre en amitié avec Dieu et être heureux. Le drame s'est compliqué quand nos premiers parents ont refusé cette dépendance. La refusant, ils se sont privés, et nous avec eux, du soutien que Dieu leur avait accordé avec munificence. Non seulement nous ne voyons pas toujours où est le bien, mais des perturbations, désormais inscrites dans notre nature, altèrent notre équilibre. Notre corps, notre sensibilité, nos puissances spirituelles tirent à hue et à dia. Infirmité qui n'épargne personne. Qu'on le veuille ou non, elle n'a pas de remède

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'immortalité afin de l'aimer davantage – car « celui à qui on remet davantage aime davantage » (Lc 7,43) – et pour qu'il se connaisse soi-même comme mortel et infirme, et comprenne que Dieu est immortel et puissant au point de pouvoir donner au mortel l'immortalité et au temporel l'éternité⁴⁴.

Les dons de Dieu se reçoivent dans des mains vides. Tâche de savoir où tu en es, et enfonce-toi dans l'attitude du mendiant. Nos vies morales et spirituelles accusent de forts contrastes. Que tous se soutiennent mutuellement, forts et faibles, membres d'un même Corps. Comme l'écrit saint Benoît :

Par là, nous ne disons pas qu'on fasse acception des personnes – ce qu'à Dieu ne plaise – mais qu'on ait égard aux infirmités. Celui qui a besoin de moins rendra grâce à Dieu et ne s'attristera point ; celui à qui il faut davantage, s'humiliera et ne s'élèvera point à cause de la miséricorde qu'on lui fait. Ainsi tous les membres seront en paix⁴⁵.

Ce qui réduit notre horizon, ce n'est pas, en premier lieu, le péché – quoiqu'il le réduise – mais l'ambition naïve de se débrouiller sans Dieu. « Ne pas monter bien haut, peut-être, mais tout seul », disait Cyrano de Bergerac. Et l'adolescent qui avait affiché, sur la porte de sa chambre, cette fière maxime qui faisait enrager ses parents, le payerait par de longues années d'errance.

Seuls, nous ne pouvons pas grand-chose de bon. Comptons sur la grâce, sur le rayonnement de l'amour de Dieu en nous qui permet de l'aimer en retour et d'aimer les autres par surcroît. Des parents qui pensent d'abord à leurs enfants, un homme qui veille d'abord sur son épouse, une femme qui s'inquiète d'abord du bonheur de son mari, se libèrent des chaînes qu'ils portent en

eux et qui les poussent à s'occuper d'eux-mêmes. Seul Dieu peut, dans notre cœur, être une source qui désaltérera ceux qui nous entourent. Si nous ne lui faisons pas la première place, nous serons déçus. Nous ne saurons pas aimer et deviendrons amers.

13. Cf. Mc 10,17-30. *In Homélie sur le débiteur de dix mille talents.*

14. Ce chapitre a été relu par Père Benedikt Mohelnik, o.p., qui a fait d'utiles suggestions.

15. Publiée par Paul VI le 25 juillet 1968. En France, cela tombait mal !

16. Cf. Christine PEDOTTI, *La bataille du Vatican*, Plon, 2012, p. 465.

17. *Humanæ vitæ*, n° 25.

18. Andrea Riccardi rapporte que le cardinal Wojtyła soutint Paul VI au moment de la publication d'*Humanæ vitæ*, dans *Jean-Paul II, la biographie*, Parole et Silence, 2011-2014, p. 130-131.

19. N° 58. L'encyclique est donnée à Rome le 22 novembre 1981 (Christ Roi).

20. Joseph RATZINGER – BENOÎT XVI, *Jésus de Nazareth II*, p. 83-84 de l'édition FR. Cf. aussi : Veillée de prière avec les jeunes, Freiburg im Breisgau, 24 septembre 2011.

21. *Evangelii gaudium*, n° 44 et 151.

22. Cf. Alain BESANÇON, *Le malheur du siècle*, Fayard, 1998, où l'auteur rappelle que les deux totalitarismes ne sont pas traités de la même manière. Le fascisme est universellement condamné. Le communisme éveille, chez certains, de la nostalgie.

23. Père JÉRÔME, *Notre cœur contre l'athéisme*, Ad Solem,

2014, p. 52-53.

24. Cf. Servais (Th.) PINCKAERS o.p., *Les sources de la morale chrétienne*, Cerf, 1985, p. 49 (5^e édition) : « Désormais le droit va désigner non plus ce que je reconnais comme dû à autrui, mais ce à quoi j'ai droit, comme sujet, face à autrui et à la société. Le droit change de possesseur : il devient mon droit plutôt que le droit d'autrui. L'orientation profonde de la justice s'inverse : elle ne va plus de moi vers les autres, mais plutôt des autres vers moi. La justice n'implique plus une qualité d'âme, ni une inclination vers autrui ; elle se concentre dans la revendication d'un droit extérieur. En ce sens, elle consiste plutôt à prendre qu'à donner. » L'auteur fait remarquer que cette conception remonte au nominalisme du XIV^e siècle. Ce qui n'enlève rien à son actualité.

25. *Id.*, p. 54.

26. Ses familiers auront reconnu saint Jean de la Croix, *Cantique spirituel B*, 39, § 7, trad. père Bruno de J. M.

27. Sous réserve que l'on accepte d'identifier la pécheresse à celle qui fut le premier témoin de la résurrection.

28. Saint Thomas D'AQUIN, *Commentaire de l'Évangile de saint Jean*, traduction sous la direction du père Marie-Dominique Philippe o.p., Cerf, 2006. Cité par le cardinal Antonio Maria Rouco Varela, « Le témoignage de la vérité de l'Évangile de la famille, un défi pastoral urgent pour l'Église à l'aube du troisième millénaire », in *Le mariage et la famille dans l'Église catholique*, textes rassemblés par Winfried Aymans, Artège, 2015, p. 137-138.

29. C'est précisément à propos de la « fornication » que Paul raisonne ici ; dans la citation suivante, à propos des aliments sacrifiés aux idoles.

30. Autre traduction : « Tout s'offre à moi », selon Dom Claude

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

En réalisant que la peur pourrait empêcher les pasteurs de jouer leur rôle, il devient possible d'y voir plus clair.

L'autorité des évêques, fondée sur le pardon et la capacité de pardonner

Le pardon n'est pas une notion morale, mais une notion purement religieuse : la morale, en tant que telle, sait ce que c'est qu'une loi, et elle sait ce que c'est qu'une transgression ; mais cette transgression, elle ne peut que la constater. En revanche, elle ignore et doit nécessairement ignorer ce que c'est que le pardon⁵⁴.

C'est encore Rémi Brague qui met ainsi le doigt sur un trait spécifique, propre à l'Église, présence de Dieu ici-bas. En elle, l'exercice de l'autorité s'appuie sur le pouvoir de pardonner. Ce fut l'activité de Jésus qui scandalisa le plus son entourage (Mt 9,3). Bien sûr, les hommes peuvent se pardonner mutuellement leurs offenses. Mais Dieu seul peut rendre la pureté perdue à la suite du péché originel et par nos propres fautes. Dieu, et ses ministres dans l'Église. Parce qu'Elle a reçu ce pouvoir, et Elle seule, Dieu impose à l'Église des devoirs qui n'appartiennent qu'à Elle et qui fondent, dans la société, son rôle unique. Dans les temps et les régions du monde où la plupart ne perçoivent pas l'Église comme une réalité surnaturelle, ce rôle est difficile à défendre. L'Église doit s'efforcer de s'expliquer, mais ne saurait céder.

Ces principes éclairent les rapports entre l'Église et l'État, l'un et l'autre agissant dans son domaine propre, pour le bien commun. Face à un crime, le pouvoir civil ne peut que condamner et punir. Il aura préalablement pris des mesures

éducatives, mais leur échec le laisse démuné. Il n'a aucun accès à la puissance de la grâce ; c'est là sa limite. Or ce serait un drame si les chrétiens considéraient que le pouvoir surnaturel de pardonner et de guérir ne pouvait s'exercer qu'en deçà du domaine où le pouvoir civil condamne. Les criminels seraient privés du droit de recevoir le pardon de Dieu et la force de sa grâce.

Emprisonner les délinquants, l'État n'a que ce remède dans les cas extrêmes pour protéger la société et les plus vulnérables. Plus la répression sera implacable, plus les délinquants se cacheront. Comment les découvrir avant qu'ils n'agissent et fassent des victimes ? Le remède de l'Église est moins radical, il connaît des échecs. Néanmoins, son efficacité ne peut être contestée. Il s'agit d'inviter à parler et d'écouter. L'Église guérit en transmettant la Parole qui transforme, et en écoutant ceux qui ont le cœur lourd. Instrument de la toute-puissance, elle dispense un remède qui dépasse ses propres capacités. Formons les prêtres pour qu'ils sachent écouter, pour qu'ils soient compréhensifs sans cesser de demander beaucoup, conduisent à la grâce des sacrements et guérissent. Nous éviterons sans doute à quelques agresseurs potentiels de passer à l'acte et de faire des victimes. C'est peu, et c'est beaucoup...

Miséricorde sans limite pour les personnes, certains actes graves étant tenus pour inacceptables. Mais toujours, toujours, même dans ces cas-là, les portes de la miséricorde grandes ouvertes, même pour ceux qui doivent assumer pénalement leurs déraillements.

« Le Seigneur est bon. Qu'il daigne pardonner à tous ceux dont le cœur est disposé à chercher Dieu, le Seigneur, le Dieu de leurs Pères, même s'ils n'ont pas la pureté nécessaire pour les choses saintes. » Le Seigneur écouta Ézéchiás et épargna le

peuple (2 Ch 30, 18-19).

La peur... Elle a pris dans ses serres le cœur de l'homme et de la femme depuis qu'ils se sont éloignés du jardin d'Eden. Pour nous en protéger, nous nous sommes efforcés de maîtriser l'univers matériel. Avec grand succès... Cette noble tâche, Dieu nous l'avait confiée. Mais le monde de plus en plus sophistiqué que nous avons construit autour de nous n'a pas dompté la peur. Nous nous sommes armés. Mais le bruit des armes continue à nous effrayer. Nous avons édicté lois et règlements, de plus en plus sophistiqués. Une nouvelle peur, celle du gendarme, est venue s'ajouter aux autres peurs. Nous aurons peur tant que Jésus ne sera pas au centre de notre vie. Avec lui, « ni mort ni vie, ni anges ni principautés, ni présent ni avenir, ni puissances, ni hauteur ni profondeur (les forces mystérieuses du cosmos), ni aucune créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu manifesté dans le Christ Jésus notre Seigneur » (Rm 8,38-39).

« Malheur à l'homme par qui le scandale arrive. » Ce slogan évangélique, cueilli sur les lèvres du Seigneur, met chacun de nous face à ses responsabilités : pères et éducateurs, prêtres, évêques et religieux, journalistes, hommes politiques, acteurs d'une société et d'une culture qui a le devoir de protéger les plus faibles et de conduire chacun à faire le bien.

« Tolérance zéro ». Ce slogan décrit un fonctionnement institutionnel qui, s'il a sa valeur et peut avoir une certaine efficacité, ne concerne qu'un petit nombre de délinquants extrêmes, n'atteint qu'indirectement les personnes, retient de pardonner, suscite la peur.

Celui par qui le scandale arrive, ce sera celui qui a méprisé des enfants, leur a fait violence. Ce sera aussi celui qui aura laissé se dégrader la structure sociale, et favorisé, de loin, ces

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

désormais notre réflexion :

Jésus a connu tout le mal. En descendant dans ces abîmes ne nous a-t-il pas montré la voie, et invité à le suivre ? Tous ses amis l'ont fait ; ils ne se sont pas détournés ; ils sont entrés dans la ténèbre avec la violence du désir ; ils ont ouvert sur tout l'univers leur méditation du mal⁶⁸.

S'appuyant sur saint Thomas d'Aquin, Journet se fraie un chemin dans ce dédale :

Car c'est une grande chose de connaître le mal sans vertige, et cela ne peut se faire que dans la mesure où nous parvenons à toucher Dieu, pour redescendre ensuite vers son œuvre et la voir dans son regard. Et Dieu ne se touche que par la vérité et la charité, et « la vérité hors de la charité n'est pas Dieu » (Pascal, *Pensées*, Br., n° 582)⁶⁹.

« *L'absence d'un bien dû*⁷⁰. Voilà la définition du mal⁷¹. » C'est un mal pour l'homme d'être aveugle, car la vue lui manque. Mais ce n'est pas un mal d'ignorer la langue d'un pays lointain où l'on ne mettra jamais les pieds. Avant d'être une réalité morale, le mal est manque. Mais si le mal est manque, peut-on dire de quelqu'un qu'il fait du mal ? Il n'est pas facile de comprendre comment le mal, manque, absence, non-être métaphysique, un rien, prend la contexture d'une réalité. Saint Paul n'a-t-il pas fait l'expérience de faire ce qu'il ne voulait pas, de ne pas réussir à faire le bien qu'il voulait faire ? Le mal, de fait, exerce d'énormes ravages :

Dès lors, [à propos du mal] parlons non pas de pure inexistence, mais d'une existence qui, s'inscrivant en creux, peut être une

terrible présence. La profondeur du mal se mesurera toujours au prix de l'être qu'il détruit⁷².

Le mal donne l'impression d'agir à la manière d'une cause efficiente, comme un acteur concret. Le mal serait-il un acteur maléfique, agissant en nous à notre insu ? Le cardinal Journet précise : « Dans cette ligne de l'efficacité précisément, ce qui agit n'est jamais le mal, qui est privation, c'est une nature, un principe d'action, une richesse, mais affectée par le mal et la privation⁷³. » Un acteur concret, agissant et déployant les possibilités de sa nature – un être réel, donc – fait le mal dans la mesure où il manque quelque chose à son action. Cet acteur n'est pas nécessairement une personne. Dans la nature, le mal survient *par défaillance* : une activité bonne et ses effets souffrent d'une altération, à cause d'un manque, d'une imperfection. Ainsi, par exemple, en temps de sécheresse, une plante dépérira faute d'avoir été suffisamment arrosée. Le mal naturel survient aussi *par concomitance* : l'action est intègre, mais elle entraîne une destruction, un mal pour un autre être. Ainsi un animal, pour se nourrir, en dévore un autre. C'est un bien pour celui qui mange et pour le développement de la nature ; un mal pour celui qui est mangé... Même distinction dans l'univers des personnes capables de liberté : le mal s'y produit également *par défaillance* ou *par concomitance*. Défaillance : un étudiant a été collé à un examen faute d'avoir suffisamment étudié. Il n'a pas fait ce qu'il aurait dû faire. Concomitance : convoitant un bien, quelqu'un le prend à son voisin. La volonté s'est portée sur un bien inséparable d'un mal moral. Il a manqué quelque chose, à lui et à l'autre : l'agresseur et la victime. L'agresseur parce qu'il a agi de manières désordonnées, en vue d'une fin qui le détourne de son bien ; la

victime parce qu'elle a perdu un bien auquel elle avait droit. Ce bien n'est pas toujours matériel. Dans les domaines affectifs, psychologiques, spirituel, une victime peut souffrir à cause de la convoitise d'un malheureux agent défaillant.

Que le mal ne s'introduise dans le monde qu'en se cachant sous un bien, cela se vérifie aussi dans l'ordre moral des agents volontaires. Ce que désire le pécheur, ce n'est pas une privation, c'est un bien particulier, mais qu'il ne peut choisir sans se détourner de sa fin dernière et se jeter dans la catastrophe : le bien est voulu *per se* et le mal *per accidens*⁷⁴.

Évitons d'opposer le bien et le mal comme des contraires au sens métaphysique. Les moralistes peuvent légitimement le faire, à condition de tenir pour vrai que le libre choix de l'homme ne s'exerce pas entre un bien et une privation. Une privation n'a rien d'attirant. Le choix se fait entre deux biens capables de solliciter le désir, mais de signes opposés. Par exemple : respecter le bien d'autrui ou se l'approprier.

C'est uniquement au sens moral, ce n'est pas au sens métaphysique que le bien et le mal s'opposent comme deux contraires, comme deux réalités positives. Choisir un bien (métaphysique) qui m'ennoblit et me rapproche de ma fin, voilà le bien moral. Choisir un bien (métaphysique) qui m'avilit et me détourne de ma fin, qui me prive de mon ordre à la fin, voilà le mal moral (cf. IaIIae 79, 2, ad 3)⁷⁵.

Tout bien qui concourt à nous approcher de notre fin est un bien. Ceux qui nous en éloignent, même biens apparents, sont de faux biens. Ils créent un désordre. Quelle est la fin du prêtre ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

nous ferait perdre la perspective éternelle que nous sommes invités à contempler. Il faut bien, quand l'âge vient, apprendre que les biens de la terre – aussi nobles soient-ils – sont trop courts. Et le vœu de chasteté ?

Quatre notions complémentaires désignent la pratique de la chasteté chrétienne ou religieuse : chasteté, virginité, célibat et continence. La chasteté couvre une large réalité qui concerne aussi bien les consacrés que les époux : chacun, selon son état de vie, devra apprendre à maîtriser les besoins de son corps pour les ordonner au bien de l'autre et des autres, à son amour pour eux, en laissant à l'amitié avec Dieu la place qui lui revient, selon son état de vie. La virginité, dans son sens spirituel, désigne le fait qu'une personne se réserve pour un amour à venir qui la prendra totalement. Rester vierge, c'est déjà aimer celui qui vient. Cet amour présent et futur, quelques-uns le réserveront au Christ. Ceux-ci devront donc renoncer à la dimension corporelle de l'amour. Enfin, la continence, c'est s'abstenir, momentanément ou toujours, de relations sexuelles ; le célibat, c'est renoncer à une vie de famille, temporairement ou définitivement. Ces deux dernières notions négatives prennent leur sens grâce aux deux premières, qui manifestent une préférence. Dans tous ces cas, il ne s'agit pas de renoncer à aimer, mais d'apprendre à aimer mieux et autrement, d'élargir l'attrait pour un amour naturel à un amour plus large, théologal et fraternel. Les époux chrétiens mèneront de front ces deux dimensions qui s'enrichiront mutuellement. Les consacrés, à la suite d'un appel personnel, accepteront de faire l'impasse sur la dimension conjugale, sur une paternité naturelle, pour annoncer le Royaume en assumant la tâche que Dieu leur confie. Ce pourra être une paternité spirituelle. Dans tous les cas, il s'agit d'une vocation prophétique, d'une annonce.

... et son combat

Parlons des moines. Pour eux, la chasteté se comprend comme une forme particulière de la chasteté chrétienne, du baptisé ou du prêtre. Sans pousser trop loin la distinction, disons : la chasteté des baptisés (et des époux) a pour fin de réguler l'exercice de la sexualité en le protégeant de l'égoïsme ; celle du prêtre se justifie spirituellement par l'exercice de son ministère (pour exercer une paternité spirituelle dont il n'est pas l'agent, mais seulement l'instrument, et pour être signe de l'amour du Père, le prêtre renonce comme le Christ à la paternité naturelle) ; à l'instar de la virginité consacrée, la chasteté du moine a pour fin de réserver son corps et son cœur à l'amitié que le Seigneur propose à ses disciples (cf. Jn 15,15). Cette exclusivité généreuse ne sera jamais absolue. Des attachements inutiles ou manquant de noblesse continueront à faire le siège de la sensibilité du moine, même s'il les réprouve. Mais de toute façon, ce serait absurde que l'amour de Dieu pour lui et son amour pour Dieu n'aient pas comme fruit, dès ici-bas, un authentique amour pour le prochain qui devra toujours rester second.

Même aujourd'hui, un homme peut vivre en s'abstenant de relations sexuelles, mais il ne peut vivre sans relations. La sexualité ne se limite pas à sa dimension génitale. Une personne consacrée dans le célibat demeure homme ou femme, et ses relations restent marquées par sa sexualité. Quand les relations du moine se trouvent principalement à l'extérieur du monastère, les problèmes viennent vite. Si elles sont saines et à l'intérieur du monastère, si sa vie spirituelle a l'ampleur qu'elle mérite, il n'a pas lieu de craindre de graves débordements. Pour assumer les exigences de la chasteté et leur demeurer fidèle, un moine a

besoin d'en parler, sans fausse honte, comme d'une réalité – pourrait-on dire – banale, humaine. Pour parler, il faut parfois du temps et une oreille bienveillante, compétente, détachée, qui écoute.

Pour garder son cœur au Seigneur, le moine ne devra pas seulement s'interdire les actes contraires à la chasteté, il lui faudra encore veiller aux attachements affectifs contraires à sa vocation et surtout surveiller son imagination nourrie par le passé et par les images (en particulier virtuelles) qui l'assaillent. Ce combat est inégal : certains l'affrontent de plein fouet, ce ne sont pas les pires ; d'autres en sont relativement préservés ; certains cèdent au scrupule à la moindre occasion, ce qui ne vaut pas mieux. L'hygiène de l'imagination s'éduque. Souvenir des « occasions perdues » ou des affections passées, images troublantes d'autant plus inscrites en soi qu'on a consenti à les regarder, peuplent l'imaginaire et ressurgissent aux moments les plus incongrus, souvent sans aucune participation volontaire, au moins au départ.

Traiter ces déraillements avec indifférence serait indélicat ; rêver qu'il sera possible de s'en débarrasser serait naïf. Le combat doit être affronté. Le moine évitera soigneusement toute occasion qui risquerait de meubler son imagination d'impressions nuisibles. Si cela arrive, il s'efforcera, plutôt que de combattre ces images de front, de penser à autre chose, de guider son imagination sur d'autres terrains plus sains. Chaque fois qu'il ne lui sera pas possible de se débarrasser de ce trouble, il le supportera sans en exagérer la portée.

Ce combat est celui de toute une vie et même ces tentations peuvent devenir l'occasion d'une profonde fidélité, agréable à Dieu. Notre père saint Antoine l'a affronté ; c'est en invoquant le nom de Jésus qu'il en est, à chaque fois, sorti vainqueur. Chacun devra faire de même, veillant à ne pas considérer que là

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

voit ses paroisses, ses séminaires, ses mouvements, les couvents et les monastères s'effondrer, et qui ne comprend pas pourquoi ; et voit en même temps les jeunes forces de l'Église se diriger plus volontiers vers des communautés plus classiques qui interpellent ces modernes sans les attirer. Désarroi d'anciens, nostalgiques d'une Église florissante, et qui le serait restée – croient-ils, mais ce n'est pas sûr – si tout n'avait pas changé si vite. Même désarroi d'une génération plus jeune, aux personnalités parfois instables, qui a besoin d'un cadre structuré et qui le sait, et trouve dans ces communautés « classiques » ou dans des communautés « nouvelles » ce dont elle a besoin pour mener une vie chrétienne dans le monde ou une vie religieuse fidèles.

Le risque est grand que les premiers (les modernes) reprochent aux seconds (les classiques) d'être tournés vers le passé, que les seconds reprochent aux premiers d'avoir dilapidé l'héritage de leurs pères⁹². Des deux côtés c'est parfois vrai, mais pas toujours. Que tous s'efforcent honnêtement de demeurer attachés au Seigneur, à la tradition transmise par leurs prédécesseurs, une tradition vivante, une tradition toujours actuelle, comme le Seigneur est actuel et vivant. Les uns, de cette réalité, considèrent surtout ce qui « parle aujourd'hui » ; les autres ce qui est de toujours. Tous, en fait, ont raison de leur point de vue. Le drame, c'est qu'au lieu d'ajouter leurs perceptions complémentaires, ils s'opposent.

Nous sortirons de ce double désarroi par une double humilité. Les premiers reconnaîtraient qu'ils ont peut-être mis de côté des usages (liturgiques...), des vérités (dogmatiques...), des attitudes (morales...) qui appartiennent au noyau essentiel commun de la foi chrétienne. Les seconds reconnaîtraient que le monde a changé, que les chrétiens n'en sont pas les seuls

responsables, que le passé était aussi porteur de maux chroniques, que le futur ne sera pas idéal, que la crise de l'Église a commencé dans le groupe des apôtres, autour du Seigneur, et s'achèvera à la parousie. Nous sortirons de ce double désarroi en nous appuyant les uns sur les autres, en cherchant la part de vérité et de sincérité qui réside dans les attitudes de chacun, convaincus que la meilleure manière d'aller de l'avant, c'est encore de chercher ce qui peut être tourné vers le bien. « Il y a un temps pour détruire, et un temps pour bâtir ; un temps pour lancer des pierres, et un temps pour les ramasser ; un temps pour déchirer et un temps pour coudre » (Qo 3,3.5 et 7). Il est temps de ramasser les pierres pour bâtir et tisser des liens. Car nous ne devons pas douter que, dans certaines conditions, le sacerdoce chrétien, la vie religieuse, la vie monastique, demeurent une réalité d'avenir. Monseigneur Aillet, évêque de Bayonne, en est convaincu :

Nés dans la sécularisation, les jeunes sont en recherche de repères et d'identité pour se construire. Ils ont besoin d'une ligne claire où le chrétien et le prêtre sont bien identifiés. Ils recherchent des figures paternelles pour grandir par imitation. Ils attendent donc de l'Église un programme clair avec une liturgie qui honore le sens du sacré, un enseignement exigeant conforme au Magistère, une ouverture sur l'Église universelle et un projet missionnaire. Ils attendent aussi qu'elle leur offre dans la personne de l'évêque et du recteur de séminaire une vraie paternité qui est parfois en panne dans l'Église. Un père, c'est quelqu'un qui inspire confiance et qui fait confiance, tout en sachant faire preuve de fermeté. Ils attendent de leurs formateurs qu'ils soient des éducateurs, capables d'accompagner des processus de croissance, plus que des sélectionneurs⁹³.

Dieu continue d'appeler les jeunes. Il nous appartient de les aider à entendre cet appel, puis à y répondre. Sont-ils prêts, les chrétiens qui souffrent du manque de prêtres, de religieuses et de religieux, à donner leurs enfants à l'Église, à prier avec ferveur pour des vocations dans leur propre famille ? Sans cette implication généreuse, leur prière ne pourrait être entendue. Peut-être pourrions-nous, de temps en temps, le leur rappeler. Quant à la multitude des chrétiens qui se dénomment eux-mêmes « croyants non pratiquants », sont-ils conscients de la contradiction qu'ils introduisent dans le nom même qu'ils se donnent ? Peut-on *croire* à quelque chose qui n'a pas d'incidence pratique ? Comment les aider à mettre leurs *actes* en cohérence avec leur *foi* ? Je n'ai pas de réponse. Je soulève des questions.

Des critères positifs d'évaluation

La mise à jour de critères objectifs de formation, adaptés aux jeunes qui se présentent aujourd'hui dans les séminaires et les communautés religieuses, susceptibles de soutenir leur persévérance, rendrait donc de grands services. Il y a plus de trente ans, un jeune moine nommé depuis peu maître des novices dans un monastère trappiste, en temps de crise, demanda conseil à celui, déjà âgé, qui lui avait transmis la vie monastique. Il lui donna trois priorités à observer : « Formez les novices à la prière, faites ce que vous leur demandez, et montrez-vous tel que vous êtes, sans craindre de reconnaître vos défauts⁹⁴. » Dans cet esprit, je formulerais donc quatre critères manifestant la bonne santé psychique et spirituelle de la formation dans une communauté. J'énumère des critères monastiques. Ils sont facilement adaptables à d'autres types de vie consacrée à Dieu.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

à une vie de prière régulière et par la fréquentation des sacrements. Ils savaient demander conseil. Pourtant, aussi droits et aussi sincères qu'ils fussent, ils durent assumer des échecs ; échecs dont ils portaient une part de responsabilité. Un jour, navré moi-même des maladroites que j'avouais à un frère honnête en lui écrivant, par dérision : « Tu es meilleur que moi ! », j'eus la consolation de recevoir de lui cette réponse : « Nul disciple n'est plus grand que son maître ! » Il fallait la lire sur deux registres : un prêtre, disciple du Christ, n'est pas plus grand que son maître qui a pris sur lui le péché du monde ; le disciple de ce prêtre est un pécheur, inévitablement, comme celui qui tient la place du Christ.

Un homme peut-il assumer le rôle que le Seigneur, avant de donner sa vie sur la croix, a confié aux apôtres, qui consiste à tenir sa place au milieu de son peuple, siècle après siècle, en son nom ? Peut-il, sans crainte et conscient de ses limites personnelles, répondre à cet appel ?

Personne ne doit être appelé maître ou père

« ...sauf, rappelle saint Jérôme commentant l'Évangile, Dieu le Père et Notre Seigneur Jésus-Christ ; Père parce que tout vient de lui, maître parce que tout est par Lui ou parce que son incarnation nous a tous réconciliés avec Dieu¹⁰⁰. » Pourquoi, dans les monastères de Palestine ou d'Égypte, continue-t-il, les moines se donnent-ils mutuellement le nom de Père ? Parce qu'ils sont dits Père « par politesse », parce qu'ils sont maîtres comme « l'associé du véritable maître ». De même qu'il n'y a qu'un Fils de Dieu par nature, nous sommes tous appelés fils par adoption. « Le fait qu'il y ait un seul Père et un seul maître

n'empêche donc pas que d'autres reçoivent, au sens large, les titres de père et de maître¹⁰¹. » Saint Cyrille d'Alexandrie ajoute :

Parce qu'il est descendu jusqu'à nous précisément pour nous élever jusqu'à cette dignité divine qui est la sienne, [le Christ] dit ailleurs : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. En effet, par nature, celui qui est dans les Cieux est son Père, son Père et notre Dieu. Mais parce que le Fils véritable selon la nature est devenu tel que nous, il parle du Père comme de son Dieu, langage convenable à son anéantissement¹⁰². Et il nous a donné son propre Père. [...] C'est ainsi qu'il nous transmet la grâce de la filiation, et que nous sommes, nous aussi, engendrés par l'Esprit, parce qu'en lui, le premier, la nature humaine a reçu ce privilège¹⁰³.

Le but est que chacun puisse, libéré de ses propres chaînes, appeler Dieu du doux nom de Père. Car, qu'il le veuille ou non, tout homme se présentera devant Lui au dernier jour. Et s'il arrivait que certains aient été fixés, par leur mort corporelle, dans le refus de l'appeler Père, ils devraient assumer éternellement ce refus. Dieu veuille – les moines prient quotidiennement à cette intention – que tous, au dernier instant au moins, se tournent vers Lui. Un tout petit peu suffit. Ensuite, c'est l'œuvre de la miséricorde.

Le Christ a ouvert la voie à ce retour vers Dieu, notre Père. Il ne nous reste plus qu'à le suivre. Il n'y a qu'à... Oui, ce n'est pas facile puisque la porte est étroite et le chemin escarpé (Mt 7,14). Aussi le maître, quand son heure fut venue, après avoir longuement formé des disciples et leur avoir promis de leur envoyer l'Esprit Saint pour les guider, les institua prêtres pour

tenir sa place et jouer son rôle. Lui resterait invisiblement à leur tête, pour les empêcher d'errer. Depuis ce jour, c'est ordinairement guidé par un prêtre – un Père, un maître – qu'un enfant de Dieu écoute l'unique maître et revient vers l'unique vrai Père. Nous sommes là sur un terrain contesté. Père Jérôme a traité ce thème, il y a quarante ans, avec précision¹⁰⁴. Il est possible d'y revenir à nouveaux frais.

Directeur ou père spirituel ?

Saint Benoît, dans la *Règle des moines* affirme, parlant de l'abbé (abba, *père*) : « On le regarde (*creditur* ; c'est un acte de foi) comme tenant la place du Christ dans le monastère¹⁰⁵. » Ou encore : « Le troisième degré d'humilité réclame la soumission au supérieur en toute obéissance, pour l'amour de Dieu, à l'imitation du Seigneur, dont l'Apôtre dit : “Il s'est fait obéissant jusqu'à la mort (Ph 2,8)¹⁰⁶.” » La chose demeure vraie, à la place que lui confie la Règle, pour le *maître* des novices, « choisi en fonction de son aptitude à gagner les âmes¹⁰⁷ ». En vis-à-vis de ces paroles fortes et exigeantes, et de bien d'autres semblables, la société contemporaine critique l'obéissance chrétienne et monastique, et considère qu'elle menace la liberté de ceux qui l'adoptent. De là à dénoncer, dans l'Église, des dérives sectaires, il n'y a qu'un pas. Même entre nous, une peur se fait jour : est-il juste de fonder la formation sur une telle dépendance ? Si l'on en croit monseigneur Tony Anatrella : « La secte n'est pas là où on voudrait la voir. C'est parce que la société devient sectaire et antireligieuse, pour ne pas dire anti-chrétienne, que le discours sociologique universellement admis projette ses propres tendances sectaires

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

côtés, lui avait prodigué. De l'affection se manifestait déjà, selon des formes extérieures qui convenaient à l'un comme à l'autre, quand le maître et le disciple affrontaient ensemble les difficultés de la vie monastique. Mais elle était le cadet de leurs soucis. Amitié ? « Non que je ne la lui aie pas rendue, mais lui comme moi étions préoccupés : lui de me former, moi de recevoir sa formation. C'est peut-être pour cela que notre relation avait atteint, sans que nous nous en rendions compte, une telle perfection. » Devenu maître, l'ancien disciple ne veut pas illusionner ceux qui s'adressent à lui : « Le bonheur, le don de l'amitié... sont des conséquences d'une pratique sérieuse de la vie monastique. » Ils ne doivent jamais être recherchés pour eux-mêmes. Tout l'art consiste à ne pas préférer les moyens à la fin. La fin, c'est l'amour et le service de Dieu. L'un des moyens est cette relation cordiale et amicale, paternelle et filiale, entre celui qui sait communiquer son expérience et celui qui a soif de la recevoir.

Il y aura des orages. Arracher, chez le disciple, les racines d'amertume et d'égoïsme, soigner les peurs et l'angoisse, le retenir de sombrer dans la paresse et la pusillanimité ne va pas sans peine. La main de l'éducateur sera parfois trop ferme, parfois trop molle. Lui aussi abrite en son cœur quelques démons qu'il doit savoir identifier et mettre de côté, mais qui, tapis en lui, demeurent actifs. Il est inévitable que ses poids, comme ceux de l'autre, alourdissent les échanges. Comment pourrait-il en aller autrement ? Le miracle, c'est quand les deux se supportent, s'accordent, se respectent, tendus vers le même but : transmettre et recevoir. Il est possible d'aimer une personne sans aimer ses défauts, à cause du bien qui, peu à peu, s'épanouit en lui – voilà, pour le maître face au disciple – ; et d'aimer quelqu'un qui, avec les défauts qu'il a, s'il les reconnaît et les désavoue, relève mes ruines, révèle le bien qui s'éveille en

moi – voilà, pour le disciple face au maître. S'ils sont sains et droits, les frères accepteront que leurs maîtres aient des travers. Que ceux-ci les reconnaissent devant eux, alors les frères apprendront à pardonner. La relation en sera fortifiée.

L'abbé, le maître des novices, le prêtre ne sont pas des génies infallibles. Ce sont des hommes marqués par leur tempérament imparfait et qui s'efforcent – Dieu le veuille – d'être amis de Dieu. Une responsabilité leur a été confiée, une expérience les habite, ils agissent et réagissent. Au fond, ces réactions sont des événements qui empêchent le néophyte de s'installer dans un mode exclusivement humain pour régler ses difficultés : « Attention, signifient-ils, ce n'est pas toi, c'est Dieu qui guide. » Il n'est pas demandé de recevoir toutes leurs réactions comme des ordres formels. Le néophyte a une conscience, sa propre vie intérieure, une liberté, ses choix personnels. Il lui est proposé de recevoir ces « événements » avec foi, c'est-à-dire avec la conscience, éclairée par la grâce, que Dieu sait, mieux que nous, nous conduire jusqu'à l'accomplissement de nos désirs les plus profonds, passant par-dessus nos aspirations superficielles. Moïse, jeune homme, voulait libérer le peuple d'Israël, esclave en Égypte. Noble aspiration ! Il agressa un garde égyptien, le tua et cacha son cadavre. Il n'aurait pas été bien loin avec cette méthode. Dieu laissa Moïse agir à son gré, le laissa s'enfuir et lanterner quelques années après son échec, avant de lui apparaître, au sein du buisson ardent, et de lui proposer d'atteindre le même but par d'autres moyens, ceux de Dieu (Ex 3,1-6). Mais là, Moïse prit peur et résista.

Dans l'idéal, la transmission fonctionne. Dans la réalité... Défauts de maturité du disciple qui se sent surveillé ou opprimé à la moindre injonction, ou qui se culpabilise dès qu'il est tant soit peu hors des clous. Conscient qu'il est l'interprète

d'exigences venant d'au-delà de lui, le maître ne peut en rabattre à son gré, même par souci d'alléger la vie du disciple. Pour autant, qu'il n'oublie jamais qu'un homme, parfois, n'a pas la force d'accomplir ce qu'il a décidé. A-t-il fait, lui-même, cette douloureuse expérience ? Elle fondera son propre exercice de la miséricorde. S'il oubliait cela, il mériterait d'être condamné comme ces pharisiens qui liaient sur les épaules des gens des fardeaux qu'ils s'évitaient eux-mêmes de porter. Quant au disciple, qu'il soit convaincu que comprendre ne suffit pas. C'est une vérité commune à toute pédagogie : il n'est guère difficile de s'entendre sur les principes. C'est lorsqu'il faut réaliser ces principes dans des attitudes concrètes que cela devient coûteux. Jeune prêtre, je m'étonnais que beaucoup de jeunes religieux, même après une excellente formation philosophique et théologique, s'embourbent dans des comportements spirituels ou moraux (spirituels et moraux...) délétères. Aussi justes qu'elles fussent, les notions abstraites n'avaient pas rejoint assez profondément la pratique concrète de leur vie quotidienne.

L'un et l'autre devront surveiller, dans leurs échanges, la dignité de leurs propos ; mais ils pourront parler de tout. Le maître ne défendra pas ses points de vue, ses manières de voir, ne mettra pas en œuvre une pédagogie personnelle. Sans faire de confidences, il partagera son expérience. Tous deux se mettront à l'école du Seigneur, le plus ancien pour enseigner et ordonner (mettre de l'ordre...), le plus jeune pour écouter et obéir. La vie du disciple s'ordonnera par l'écoute, non de son maître, mais de la parole de Dieu et, comme le dit la Règle : « L'abbé en amendant les autres par ses avis, se corrigera de ses propres défauts¹²⁴. » (Remarquons que saint Benoît accepte qu'il en ait !) Que le plus jeune, quand il parle avec l'ancien, avec la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

miséricordieux font écho à un texte de l'Apôtre des nations : « Remplis de bienveillance, [...] capables de vous avertir les uns les autres » (Rm 15,14). Bienveillance (vouloir-le-bien de l'autre) ; sans complaisance (se plaire avec), en étant capable de dire ce qui ne va pas, sans pactiser avec le mal, le sien ou celui des autres. Ni défaut de bienveillance, ni complaisance. Autrement dit : proclamons ce qui est bien et ce qui est mal ; demeurons proches de tous.

Traverser les crises

Au monastère, les frères font quelquefois des crises. En famille, les époux, les adolescents, ou même les grands-parents (la belle-mère !) font également des crises. Les prêtres font des crises. Il y a bien des crises économiques et des crises politiques ! À la fin du XIX^e siècle, Eugène Labiche a écrit une comédie que les théâtres programment encore : *Un chapeau de paille d'Italie*. Le futur beau-père, en conflit ouvert avec le prétendant, clôt toute discussion par un « Tout est rompu, mon gendre ! », leitmotiv qui, précisément, ne rompt rien du tout, puisque le cinquième acte s'achève par un heureux mariage. Les crises ont-elles pour dessein de rompre les liens (des vœux, du mariage, de l'ordination) ou de les consolider ? Un homme que j'estimais, hélas, trompait sa femme. L'affaire était publique. Les époux, tous deux chrétiens, portaient cette plaie douloureuse du mieux qu'ils pouvaient. Patience, pardon, espoir qu'un jour... si bien que la grâce aidant, au cours d'une retraite suivie ensemble, le mari promit de nouveau fidélité à sa femme. Ils avaient six enfants. Quelques mois plus tard – le « plus tard » est ici essentiel – les médecins diagnostiquèrent chez l'époux réconcilié un cancer qui l'emporta bientôt. Je fus à son chevet

aux derniers jours. L'épouse avait pardonné, la famille était en paix. Les enfants, jusqu'à la petite dernière qui n'avait pas six ans, priaient avec le mourant rentré à la maison. Leur mère, sereine, rayonnait d'amour pour son mari, pour ses enfants. Il n'y avait presque rien de triste. Il s'éteignit comme un moine, un 15 août. Dieu a donné sa grâce à l'époux infidèle comme à l'épouse miséricordieuse pour les soutenir et encourager ceux qui flanchent, ceux qui souffrent, ceux qui font des crises.

Pourquoi les moines, les religieux et les prêtres font-ils des crises ? Manquaient-ils de sincérité au jour de leur engagement ? Les a-t-on contraints ou soutenus d'une main trop ferme ? L'examen de cas concrets prouve que, le plus souvent, il n'en est rien. Comme le soleil éclaire parfois l'Europe laissant le Pacifique dans l'obscurité, et à d'autres moments l'océan quand l'Europe est endormie, ainsi les diverses instances de notre personnalité passent de la lumière aux ténèbres. Le plus souvent, le meilleur est au soleil ; puis la terre tourne, et l'on se noie dans un verre d'eau. Pourquoi en va-t-il ainsi ? Qui le dira... Que faire alors ? Ne jamais rompre et attendre. Attendre que l'équilibriste ait achevé ses pirouettes et retombe sur ses pieds. Sans démagogie, essayons d'accompagner les frères en crise, écoutons-les, soutenons-les sans les empêcher d'assumer leurs choix, car une personne en crise a besoin d'attention. Il y a des crises, même très rudes, qui ne nous arrachent pas à notre fidélité. Le soutien d'un proche joue un rôle décisif. L'un de ceux qui s'y trouva plongé témoigne : « Père Jérôme m'écoutait mais ne m'a jamais rien dit. Il me tenait sans doute, et il le savait, par son affection, par sa présence, par sa prière, mais comme par une corde lâche¹³⁵. »

Pour que la crise ne déséquilibre pas, la foi demeure le remède indispensable : croire concrètement que Jésus nous a

aimés, sauvés, alors que nous étions encore pécheurs (Rm 5,8) – c'est-à-dire aujourd'hui – et que cet amour demeure actif, en cet instant, pour nous-mêmes. Il se peut qu'on se sente écrasé comme sous une presse à emboutir. Ceux qui sont passés par là en témoignent. Toute confiance en soi disparaît. On se trouve comme aux portes de l'enfer, convaincu que le mal est indéracinable, que l'on est responsable, que l'on a détruit et blessé, déchiré ceux-là mêmes que l'on aimait. Il ne faut pas lâcher la foi. Se laisser écraser sans résister, consentir sans se révolter ni laisser échapper la moindre plainte. Croire, c'est tout. Croire que le Seigneur n'éteindra jamais son amour, aussi noir que soit le regard que l'on pose sur soi-même. C'est notre regard qui est noir, pas le sien. Il devient alors possible d'entendre la Parole consolante qui redonne confiance : « Et toi, quand tu seras revenu, affermis tes frères » (Lc 22,32). L'Église n'est pas fondée sur le zèle des hommes, mais sur leur foi. Elle n'est pas fondée sur Pierre, traître et pécheur, mais sur sa confession de foi¹³⁶. En pareilles situations, l'ami, le prêtre, le fils, le frère ou le père qui savent, sans complicité avec le mal, conserver leur estime au malheureux éprouvé, feront autant de merveilles que celui qui, sur un ordre et courant sur les eaux, irait repêcher un enfant qui se noie¹³⁷. Soutien d'une amitié désintéressée, pour reprendre une expression du *Catéchisme*¹³⁸. Nous devons nous encourager mutuellement, comme Philippe Néri encourageait son disciple Frédéric Borromée, le neveu de saint Charles : « Tu sais, je te veux du bien, je te veux du bien plus que tu ne le crois, je te veux du bien et tu ne veux pas y croire¹³⁹. » Le plus beau fleuron des hommes en crise se trouve dans l'Évangile. C'est l'enfant prodigue.

Il arrive que des jeunes prêtres, de jeunes consacrés rompent leurs engagements rapidement après leur ordination ou leurs

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Aucune, à ce jour, ne m'a été fatale.
Le piège est devenu tour élancée,
Haute parmi les tours,
Amoncellement de pierres.
Merci à ses bâtisseurs [...].
D'ici, je vois l'aube plus tôt
Et les derniers rayons y triomphent encore.

Anna Akhmatova, 1914

127. Un philosophe ajoutera : parce que les différents biens qui s'offrent au choix de notre volonté libre ne sont jamais que des biens finis et imparfaits.

128. JEAN-PAUL II, *Familiaris Consortio*, n° 21 : « Les parents exercent sans faiblesse leur autorité comme un véritable “ministère”, ou plutôt comme un service ordonné au bien humain et chrétien des enfants et plus particulièrement destiné à leur faire acquérir une liberté vraiment responsable. »

129. *La Règle des moines*, chap. 68.

130. *La Règle des moines*, chap. 64.

131. D. et A. HILDERBRAND, *The art of the living*, Chicago, 1965, p. 65-67. Cité par Bible chrétienne II*, *Les quatre Évangiles*, Ed. Anne Sigier, 1990, p. 351.

132. La paternité constitue la plénitude de l'identité masculine ; la maternité, la plénitude de l'identité féminine. Cf. cardinal Robert SARAH, « La préparation au mariage dans un monde sécularisé », in *Le mariage et la famille dans l'Église catholique*, op. cit., p. 158. Dans la vie consacrée, il peut s'agir d'une paternité ou d'une maternité spirituelle.

133. Saint Benoît, premiers mots du Prologue de la *Règle des moines*.

134. Pape FRANÇOIS, *Entretien avec les supérieurs généraux*, 29 novembre 2013, Documentation catholique n° 2514, p. 8.
135. Témoignage du père NICOLAS, in Dom Samuel, *De tout cœur*, Ad Solem, 2011, p. 64.
136. Cf. oraison de la *Chaire de saint Pierre* : « ... puisque la pierre sur laquelle tu nous as fondés, c'est la foi de l'Apôtre saint Pierre. »
137. Cf. Saint Grégoire le Grand, *Dialogues*, II,7.
138. CEC n° 2359.
139. Louis PONNELLE et Louis BORDET, *Saint Philippe Néri et la société romaine de son temps, (1515-1595)*, Bloud et Gay, 1928, p. 448.
140. Cf. *De tout cœur*, Ad Solem, 2011, p. 67.
141. Billet à un jeune frère Nový Dvůr, 2015.
142. Père JÉRÔME et quelques autres, ἀπόφθεγμα 1983-1990, *op. cit.*, p. 9.
143. « *Amant eam lucentem, oderunt eam redarguentem* » : « Ils aiment la vérité quand elle brille, ils la laissent quand elle accuse », *Les Confessions*, X, XXIII, 34, Bibliothèque augustinienne, t. 14, p. 202-203.
144. Rémi BRAGUE, *Modérément moderne*, *op. cit.*, p. 222.
145. Homélie du 13 avril 2013, Maison Sainte-Marthe.
146. Cardinal Charles JOURNET, *Action et contemplation*, conférence photocopiée, Fondation Charles Journet, p. 49.
147. *La Règle des moines*, chap. 6 citant le Ps 39,2-3.
148. Michel-Marie ZANOTTI-SORKINE, *Le passeur de Dieu*, Robert Laffont, 2014, p. 174.
149. Pape FRANÇOIS, Homélie du 17 mars 2014.
150. Cf. Michel-Marie ZANOTTI-SORKINE, *Homme et prêtre*, Ad Solem, 2011, p. 147-149.
151. *Evangelii gaudium*, n° 172. Le pape parle ici de la direction spirituelle, conseille de ne céder « ni au fatalisme, ni à

la pusillanimité », d'inviter « toujours à vouloir se soigner, à se relever, à embrasser la croix, à tout laisser... », et encore d'être « patients et compréhensifs avec les autres », pour « trouver les façons de réveiller en eux la confiance, l'ouverture et la disposition à grandir ».

152. Ingrid BETANCOURT, *Le Figaro Magazine*, août 2014.

153. Père maître de Sept-Fons, *correspondance avec l'auteur*, février 2015.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Toutes les *possibilités* et toutes les *mélodies*... *Consentir* que l'Église universelle – et la petite Église qu'est chacune de nos communautés – soit un peuple vieil homme, mais baigné par la grâce. *Consentir* que le monde où nous vivons soit toujours un lieu d'orages et de tempêtes. *Consentir*, comme la Vierge, à la vocation que Dieu nous propose, même s'il nous semble qu'elle est au-dessus de nos forces. *Consentir* au mal qu'il faut affronter, qui semble vouloir nous détruire comme il voulut détruire notre maître en sa Passion, mais que nous devons transfigurer par notre amour. *Consentir* à ne pas rendre œil pour œil et dent pour dent, ce qui est naturel, afin d'aller jusqu'au bout du commandement évangélique de l'amour – et personne ne prétendra qu'il est facile d'aimer ses ennemis, de les aimer d'un amour sincère et profond, jusqu'à dire : « Père, pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font ! » *Consentir* par amitié, parce que Notre Seigneur qui nous a aimés alors que nous étions encore pécheurs nous a pris par la main et nous a amenés là, exactement là où il nous attendait.

Consentir, ou apprendre à *consentir*, petitement et au jour le jour.

154. Texte, à peine modifié, d'une conférence donnée à Sept-Fons à des consacré(e)s en présence de l'évêque de Moulins, le 17 octobre 2015.

155. Jean-Philippe REVEL, *La réconciliation*, Cerf, 2015, p. 55.

156. *Ce que je crois*, Grasset, 1962, p. 23. Écrivant ceci, Mauriac savait bien qu'il ne s'était pas toujours tenu à cet idéal.

157. Cardinal Charles JOURNET, Conférences données à Genève du 1^{er} novembre 1969 au 13 juin 1970 sur la première lettre de saint Jean et ses récits de la résurrection.

158. *Idem*.

159. « Suite sur la vertu de religion », *Notre cœur contre l'athéisme*, Ad Solem, 2014, p. 190.

160. IIIa, 49, 1, corpus.

161. Père JÉRÔME, « Suite sur la vertu de religion », *Notre cœur contre l'athéisme*, Ad Solem, 2014, p. 177.

162. Cf. Deux prières du père maître de Sept-Fons : « Je crois que le sacrifice eucharistique que je suis en train de célébrer te rend la louange et la gloire qui te conviennent, qu'il sauve le monde, qu'il sanctifie ma très pauvre âme malgré ses péchés, offenses et négligences sans nombre en augmentant en moi la charité. » « Par la vertu de ce sacrifice, et non pas la vertu de ma ferveur, de ma sainteté personnelle, accorde, Seigneur à tous ceux qui en ont besoin, quels qu'ils soient, où qu'ils soient, un puissant secours surnaturel, personnel, intime, qui les soulage dans leurs épreuves et les rapproche de toi, Seigneur Jésus, le Dieu de mon âme. »

163. Bernard de CLAIRVAUX, *Sur le Cantique*, 24, 8. Saint Bernard ne mâche pas ses mots. C'est son côté le plus sympathique : « Ce n'est vraiment pas droiture mais impiété que de donner sa langue à Dieu et son esprit au démon » !

JE VOUS SALUE MARIE, MAINTENANT

Maintenant, c'est dans l'énigme des nuées et sur le miroir du ciel que ta parole nous apparaît.

Saint Augustin

Dans la nuit, dès trois heures, une cloche aigrette tinte au dortoir. Mauvais moment à passer pour les moines... Un quart d'heure plus tard, celle de l'église réveille les papillons et les oiseaux. Pas de voisins dans l'entourage immédiat. Encore assoupis, les trois chantres entonnent : « Seigneur ouvre mes lèvres... » D'autres voix endormies leur répondent : « ...et ma bouche publiera ta louange. » Tant que le soleil ne sera pas apparu derrière les collines, la prière personnelle et la *lectio divina* occuperont le meilleur de leur temps. Le travail ne les retient que quelques heures de plein jour car l'office divin les ramène à heures fixes à l'église. Et quand la lumière rasera les pâturages, à l'ouest, avant de disparaître, ils se réuniront de nouveau pour prier et psalmodier. En été, il fait encore jour ; en hiver, c'est la nuit tombée, quand ils se séparent après le chant du *Salve Regina*.

Quel fruit recueillent les moines de ce mode de vie ? Leur regard s'élargit. Ils apprennent à considérer leur cœur, le monde qui les entoure et ses troubles sociaux, le déclin de l'Occident chrétien, avec les yeux de la foi. Leur cœur surtout... Face à une réalité qui leur échappe comme une poignée de sable s'écoule entre les doigts de la main, ils croient que réagir leur appartient, mais qu'ils ne sont pas seuls pour ce faire. *Emmanuel*, Dieu-

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

vous dis confidemment et simplement que, il y a environ vingt ans, Dieu m'ôta tout pouvoir de rien faire à l'oraison avec l'entendement et la considération ou méditation, et que tout mon faire est de souffrir et d'arrêter très simplement mon esprit en Dieu, adhérant à son opération, par une entière remise, sans en faire les actes, sinon que j'y sois excitée par son mouvement, attendant là ce qu'il plaît à sa Bonté de me donner¹⁷⁶.

Vingt ans ! Sans soutien, les tempéraments d'aujourd'hui ne tiendraient pas. Ils exploseraient. Ainsi sont-ils tentés d'abandonner. Quel moyen simple, accessible à tous, pourrait leur être proposé pour durer ?

Le livre : bouclier et tremplin

Appuyons-nous encore sur l'expérience de Père Jérôme. Pour une personne qui fait ordinairement oraison devant le tabernacle et qui a certaines possibilités de lectures spirituelles, écrit-il, tout se ramène à un principe fort simple. Le temps consacré à l'oraison se déroule dans une alternance souple de trois opérations : lecture, oraisons jaculatoires, instants de silence.

Non pas une lecture qui soit exploitée en méditation méthodique mais qui serve uniquement à obtenir un certain recueillement et à donner le courage de prier. Cette nuance est absolument essentielle¹⁷⁷.

Durer dans la prière est austère. L'imagination fait la guerre à l'union à Dieu pour deux raisons : l'amour est acte de la volonté, fruit d'une connaissance qui siège dans l'intelligence,

car Dieu n'est pas accessible aux sens ; l'imagination mène sa vie propre, souvent détachée du réel. Qui veut prier doit, en tout premier lieu, se protéger contre les mouvements de son imagination. C'était, déjà, la préoccupation de sainte Thérèse d'Avila qui s'armait d'un livre pour aller prier¹⁷⁸. Certains ont aujourd'hui une extrême réserve vis-à-vis de l'usage d'un livre pendant l'oraison. On pourra admettre qu'ils n'éprouvent pas le besoin de ce soutien. D'où vient cette réserve, voire cette opposition contre une manière de faire qui trouve ses appuis dans la tradition ? Chez les jeunes, quand il s'agit d'inexpérience, la réserve est fondée sur l'ignorance du rôle de la grâce et sur l'illusion que le recueillement s'obtient par un effort de concentration. Appuyé sur un livre, ils ont « l'impression de ne pas prier ». Ces néophytes ignorent que « c'est la bénédiction du Seigneur qui enrichit, sans que l'effort n'y ajoute rien » (Pr 10,22). Le temps et la docilité assoupliront ce qui mérite de l'être. Motifs moins nobles chez des anciens, dépités parfois qu'une « prière de longue haleine » leur ait échappé, qu'elle puisse être accessible à d'autres, avec ce moyen de pauvres¹⁷⁹.

Le livre n'a pas qu'un rôle défensif, contre distractions et pensées nuisibles, il est aussi tremplin. Par les élans qu'il suscite, l'orant se laisse porter comme un oiseau, sans aucun mouvement, presque sans effort, sur les ailes du vent. Courte invocation, silence, lecture. Regards vers le tabernacle, lecture, silence. Piqué, battement d'ailes, long vol plané. On fait ainsi du chemin. Les terres froides s'éloignent, les landes désertes ne sont plus que lointain souvenir. Silence, lecture, invocation, silence... Vous survolez des contrées luxuriantes dont le livre dessine le paysage. Il faut bien le choisir, assez porteur pour éviter trous d'air et turbulences. Moyen de pauvres.

Bienheureux les pauvres de la prière. « S'il faut tordre le cou au vieil homme, il faut être très humain avec l'homme nouveau¹⁸⁰. »

Même si, en apparence, l'attitude personnelle qu'exige l'office divin semble tout autre que celle qu'exige la prière personnelle, en réalité, dans le cœur de la personne, les traits communs dominant. À la prière, le livre vous recueille ; les invocations forment votre intention principale sur un registre personnel ; les instants de silence disposent à un contact, tout insensible qu'il soit – c'est le régime habituel. À l'office divin, la nécessité de chanter, les gestes, les lectures bibliques vous recueillent ; les psaumes forment votre intention principale, cette fois sur un registre communautaire, ecclésial. À l'office, ce n'est pas notre plainte, notre action de grâce, nos demandes que nous exprimons, mais des plaintes, actions de grâce et demandes universelles, celles de l'humanité tout entière. À l'office encore, les instants de silence offrent la possibilité d'un contact ; les silences et, très subtilement, les rencontres inattendues entre un verset du psaume que l'on chante et notre expérience personnelle. Pendant la prière publique, le rythme est donné par le déroulement de la liturgie. La prière personnelle offre plus de souplesse.

Les instants de silence : ils sont à placer entre les instants de lecture ou les oraisons jaculatoires, avec une grande liberté ; plus ou moins selon la tranquillité qui règne dans l'âme. Que faire durant ces instants de silence ? Regarder simplement le tabernacle. Simplement veut dire sans effort imaginaire pour se représenter Notre Seigneur ou l'hostie dans le tabernacle, ni pour évoquer mentalement le dogme de la présence réelle, ni aucune complication. Au début, on peut se trouver gêné ;

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

censés l'aider à reconnaître ses défaillances le protégeront de cette illusion. La vie menée le plus sincèrement possible apporte son lot d'échecs et d'épreuves. Qui vit proche de Dieu se voit sans indulgence, comme le plein soleil sur une vitre révèle la moindre trace de poussière. Mais puisque les meilleures leçons sont celles que l'on s'adresse à soi-même, citons, avant de conclure, la leçon qu'un abbé de Cluny, Pierre le Vénérable, adressa, non sans à-propos, à l'un des plus grands cisterciens, notre Père saint Bernard. La leçon est rude :

Ô nouvelle génération de pharisiens... vous seuls vraiment moines dans tout l'univers... mais dites-moi, stricts observateurs de la Règle, comment vous targuez-vous d'être si fidèles, vous qui n'avez nul souci de ce petit chapitre où est prescrit au moine de se considérer comme le plus vil et le dernier de tous, et cela non seulement dans ses paroles, mais au fond de son cœur²¹⁰ ?

Prier dans la trame des jours

Si la vie intérieure d'un moine se réduisait à sa participation à l'office divin et à l'oraison devant le tabernacle, il serait loin de la consigne que saint Paul adresse, non pas aux religieux, mais aux baptisés : « Priez sans cesse » (1 Th 5,17 ; Ep 6,18). Comment y parvenir ? Quantité d'activités reviennent chaque jour, qui exigent de lui les mêmes actes, dans les mêmes lieux. En s'efforçant de glisser une prière dans ses activités (des invocations, un regard conscient sur un crucifix ou une statue de la Bienheureuse Vierge Marie, voire une simple pression volontaire sur son chapelet ou une médaille gardée dans la poche, etc.), il se constitue une trame de prières. Gestes simples et légers qui peuvent devenir des habitudes, être répétés

régulièrement dans ces mêmes situations. Comment tisser cette trame ? Acquérir une nouvelle habitude demande un certain effort ; l'entretenir coûte beaucoup moins.

Celui qui a perdu sa prière a laissé échapper un oiseau. Quand nous sommes occupés de tâches utiles, même profanes (un travail, une étude, une bonne conversation), ne nous inquiétons pas que la prière soit interrompue par cette activité. Mais que le moindre vide soit rempli de Dieu. Dans ce vide s'engouffrent peurs, angoisses, désirs aberrants qui peupleraient nos rêves si nous n'étions solidement ancrés dans un réel où Dieu est présent et agissant. Faute de cette précaution, nous nous muerions en acrobates ayant manqué leur trapèze. Gare à la chute ! Si les mailles du filet, au contraire, sont solides et serrées, même le pauvre de vertu passera l'obstacle en sécurité. On va à Dieu en portant son propre fardeau et une part de celui des autres ; fardeau que le Christ porte avec nous, invisiblement mais efficacement.

Tout semble si simple. Pourquoi la prière coûte-t-elle tant ? Joies, peines, grâces, épreuves... Qui ne verrait, dans son existence, que les joies et les grâces serait bien candide ; mais ingrat qui n'en garderait que les traits noirs ou difficiles. Dans la vie, les joies marchent avec les peines. Dans la vie avec Dieu, les grâces vont avec les épreuves. Non pas que Dieu veuille nous éprouver. Un tel dessein ne serait pas celui d'un père. Il vit nos épreuves, les porte avec nous. C'est la raison pour laquelle il s'est fait homme, en Jésus, Notre Seigneur. La vie a ses joies et ses peines, inscrites dans la contingence de la nature ; la vie avec Dieu ses épreuves. Car plus proche de Dieu nous vivons, plus l'affrontement avec le mal se fait violent. Mal tapi en nous et qui habite aussi les autres, autour de nous. Aimer quelqu'un exige, tout en partageant les fruits de ses qualités, d'assumer aussi ses peines et l'amertume de ses défauts. Pas d'amitié qui n'adopte

ces deux aspects. Aimer l'Église contraint à supporter les défaillances de ses membres, à les porter sans naïveté ni complaisance. Tous en ont, comme nous. Là résident les grandeurs et servitudes de la vie commune. Aimer Notre Seigneur oblige à assumer, avec sa grâce, le combat qu'il mène contre le mal, lui qui en est exempt. Si, dans les difficultés passées ou actuelles, nous avons su reconnaître une invitation de Dieu à demeurer en sa présence, sans révolte, sans haine, sans ressentiment, nous pouvons dire que nous avons vécu en chrétien. Et disons-nous que nous fûmes des moines, lorsque cet affrontement se fit radical, puisque « combattre » entre dans la définition qu'en donne saint Benoît.

Quand j'aimerai Dieu comme un Père, ma vie ne sera pas forcément plus gaie. Cependant, bien des choses qui me paraissent lourdes seront acceptées sans crainte, et bien des journées qui auraient été indifférentes seront pour moi comme des fêtes²¹¹.

170. Père maître de Sept-Fons, lettre à un frère, 2015.

171. Récente ? Il est vrai que le psalmiste déclarait : « L'insensé, dans son cœur, dit : *Pas de Dieu* » (Ps 13 et 52, v. 1).

172. Sainte Jeanne DE CHANTAL, *Entretiens, exhortations et instructions*, Œuvres complètes, Migne T.1, Entretien n°IX, *De oratione*, col. 1353, 1862.

173. Père maître de l'abbaye de Sept-Fons, répétition au noviciat, décembre 2013.

174. Par exemple, cf. Mt 6,5-15.

175. Cf. saint Thomas D'AQUIN. Au moins deux lieux dans le *Commentaire des Sentences : I Super Sent.*, Dist. 15, Q. 4, a. 1, ad 1 et *I Super Sent.*, Dist. 17, Q. 1, a. 4 ; et d'autres références :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

L'autorité des évêques, fondée sur le pardon et la capacité de pardonner

Fragilité des prêtres et puissance de la grâce

Homme et prêtre

Une grande obscurité dans une grande lumière

Et le mal ?

Unifier choix et comportements autour d'une vocation

Les fautes imputables à l'Église

Un regard d'espérance

Chasteté consacrée : sa valeur et son combat

Trois amours : Dieu, les autres et soi

Jésus, Sauveur

La chasteté consacrée, sa fécondité...

... et son combat

Ouvrons l'Évangile

En chemin vers la chasteté parfaite...

Vocations religieuses : l'épineuse question de la liberté

Une vocation librement consentie

Question brûlante aujourd'hui...

Un double désarroi

Des critères positifs d'évaluation

Une pédagogie vivante

Soyez humbles

L'art du maître et du disciple

Personne ne doit être appelé maître ou père

Directeur ou père spirituel ?

Vocation, soutien, choix volontaire et personnel

À ceci l'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples

Communiquer une expérience

Dépendre d'un père, dépendre de Dieu

Dépendance et liberté

Traverser les crises

Deux visages de la vérité

Savoir parler et savoir se taire

Pardonner ou ne rien oublier

Pardonner parce que Dieu pardonne

Membres d'un même Corps

Diverses vocations, une Église

Sincères et imparfaits

Aimer l'Église envers et contre tout

Un regard théologal sur l'Église

Translucidité et l'art de consentir

Je vous salue Marie, maintenant

Dieu, qui ne me plaît pas

Regarde l'Étoile

Les deux cosmos

« Apprends-nous à prier ! »

Le temps des racines

Le Seigneur face à nous

Et la sensibilité ?

Le livre : bouclier et tremplin

Quelques témoins

Ajouter notre présence à celle du Christ

Accorder notre esprit, notre cœur, à ce que disent nos lèvres

Le recueillement, fruit d'une relation

Devenir des publicains

Prier dans la trame des jours

Point d'orgue

Témoins et martyrs

Achevé d'imprimer par XXXXXX,
en XXXXX 2016
N° d'imprimeur :

Dépôt légal : XXXXXXXX 2016

Imprimé en France